

LES  
CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

IV. — LA CLÉF DE LA SALLE BASSE.

Après avoir frappé le major, Denis Poulailleur resta pendant quelques secondes étonné et comme épouvanté de ce qu'il venait de faire. Une terreur superstitieuse s'empara de lui.

Il lui semblait que des flambeaux vengeurs allaient s'allumer dans les ténèbres pour dévoiler son nouveau crime. Il lui sembla que des voix mystérieuses allaient troubler le silence de cette nuit sombre pour lui crier : — Assassin ! assassin ! Un frisson pareil à ce souffle dont parle l'Écriture passa sur la face pâle du meurtrier. Ses cheveux se hérissèrent sous son bonnet de laine, et il promena autour de lui un regard effaré. Mais aucun bruit ne troubla le silence. Les ténèbres restèrent insoudables, et le fleuve, noir comme de l'encre, continua à couler entre ses berges escarpées, avec un clapotement monotone, entraînant dans sa course le cadavre sanglant du major.

L'esprit de notre héros n'était point de ceux sur lesquels une vague terreur peut avoir longtemps prise.

Denis passa la main sur son front, secoua machinalement les épaules, et reprit d'un pas rapide et résolu le chemin de l'auberge du Faucon blanc.

En moins de deux minutes, il arrivait auprès de l'écurie où se trouvaient les hommes de la bande.

La porte de cette écurie était entr'ouverte. Denis appela successivement, d'une voix très-basse, Roncevaux et Hermann. Les deux bandits sortirent aussitôt.

Denis les emmena à cent pas de l'hôtellerie et leur dit :

— Le moment est arrivé.

— Nous sommes prêts, — répliqua Roncevaux.

— Le major m'a chargé de vous demander quel est votre avis relativement au plan d'attaque, — poursuivit le lieutenant. — Pensez-vous que nous devons laisser dormir le juif tranquille pour ne nous occuper que de la barque, ou devons-nous, au contraire, nous assurer de Van Goët avant tout ?

— Mon avis est de prendre ce dernier parti, — dit Roncevaux.

— Et le vôtre, Hermann ?

— Je pense de même, mon lieutenant.

— Et sur quoi fondez-vous votre opinion ?

— Sur ce fait bien simple, que si nous ne parvenons pas tout d'abord à nous emparer de la barque sans donner l'alarme, si en un mot, un seul coup de feu est tiré de part ou d'autre, nous aurons sur les bras le juif, ses laquais, ses rameurs, sans compter maître Otto Gutter et sa valetaille, qui nous feront passer à eux tout un fort vilain quart d'heure ; tandis que si, tout d'abord, nous y avons mis bon ordre, nous n'aurons plus affaire qu'aux rameurs et aux laquais de la barque, dont, je crois, nous viendrons facilement à bout....

— Parfaitement raisonné, Roncevaux.

— Vous trouvez, lieutenant ?

— Sans doute. Votre opinion est de tous points conforme à la mienne.

— Est-ce aussi celle du major ?

— Oui.

— Alors, il est probable que nous avons raison, puisque nous sommes tous d'accord.

— Cela est probable, en effet. Rejoignons notre monde.

— Lieutenant, où donc est le major ?

— Je l'ai laissé il n'y a qu'un instant, sur le bord du Rhin, en vue de la barque ; il va venir nous retrouver, — répliqua Denis du ton le plus naturel et le plus indifférent.

Les trois hommes se mirent en marche, et chemin faisant, Denis demanda : — Savez-vous comment le juif et sa suite se sont distribués les logements à l'intérieur de l'hôtellerie ?

— Oui, — répondit Roncevaux, — je le sais. J'ai passé toute la soirée à faire bavarder un valet.

— A merveille !....

— Van Goët couche au premier étage dans une grande chambre qui fait face à l'escalier. Ses deux commis occupent une pièce contiguë à celle-là. Les rameurs et les laquais qui ne se trouvent point dans la barque se sont installés au rez-de-chaussée, à droite. Otto Gutter a conservé sa chambre habituelle, qui touche aux cuisines. Les marmitons et les servantes logent sous les toits.

Denis hocha la tête d'un air soucieux.

— Que le diable, mon protecteur, m'emporte ! — murmura-t-il entre ses dents, — si nous retirons de cette expédition autre chose que des coups d'épée dans les reins et des balles de mousquet dans la tête !....

— Vous voyez les choses en noir, lieutenant, — dit Roncevaux qui avait entendu cet aparté.

— Ma foi, — répliqua Denis, — il est vraisemblable, vous en conviendrez, que ce juif coussu d'or a fermé sa porte en dedans, et j'avoue que je ne vois pas trop comment nous ferons pour l'enfoncer, cette porte, sans avoir sur le dos une vingtaine de gaillards plus ou moins déterminés qui nous attaqueront par derrière.

Roncevaux se mit à rire d'un rire silencieux, assez semblable à celui de Bas de Cuir dans les romans de Cooper.

Ce rire n'échappa point à Denis. — Voyons, — dit-il, — s'il y a dans tout ceci quelque chose que je ne sache pas et qui rende la position meilleure que je ne le croyais, parlez vite, Roncevaux....

— Il y a, mon lieutenant, que la porte du juif ne sera point fermée....

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et comment cela ?

— J'y ai pourvu, lieutenant.

— De quelle façon ?

— Comme je me doutais bien que Van Goët occuperait la pièce qu'Otto Gutter appelle la chambre d'honneur, j'ai trouvé moyen de m'introduire dans cette pièce pendant la journée : j'ai enlevé les vis, les écrous et les boulons de la serrure et des verrous, et j'ai remplacé le tout par de la cire colorée avec de la rouille. Verrous et serrures tiennent donc juste assez pour qu'on ne s'aperçoive rien, mais ils tomberont en dedans au moindre coup d'épaule donné sur la porte depuis le dehors.

— Vous êtes un garçon d'esprit et de ressource, Roncevaux, — dit notre héros, enchanté de ce qu'il venait d'apprendre. — Je vous donne ma parole d'honneur que, le lendemain du jour où je serai capitaine, vous serez lieutenant !....

— Amen ! — répliqua le bandit. — Sans vouloir de mal au major, je souhaite que ce jour arrive bientôt.

— Il est arrivé.... — murmura Denis, mais assez bas pour qu'il fût impossible de l'entendre.

Cependant, les trois bandits étaient revenus auprès de l'écurie, dans laquelle ils entrèrent, en ayant soin de refermer la porte sur eux.

Denis Poulailleur donna l'ordre d'allumer une lanterne sourde que les bandits avaient emportée de l'alkenhorst.

A la lueur de cette lanterne, les chevaux furent bridés, et on leur enveloppa soigneusement les sabots avec des chiffons de laine afin qu'ils pussent marcher sans faire aucun bruit. Ces précautions prises, on ferma l'âme de la lanterne, on ouvrit la porte, on fit sortir les chevaux de l'écurie, et on les conduisit à trois ou quatre cents pas de l'hôtellerie, dans un champ où on les attacha derrière une haie de clôture.

Denis avait jugé indispensable de prendre cette mesure, pour le cas où une promptie fuite deviendrait nécessaire.

Ceci fait, et après avoir passé la revue des armes et s'être assuré que les poignards ne tenaient point aux fourreaux et que les pistolets étaient convenablement amorcés, le lieutenant ramena ses hommes auprès de l'hôtellerie.

— Mais où diable est donc notre capitaine ? — demandait de temps en temps l'un des bandits en voyant que le major ne paraissait point pendant tous ces préparatifs.

Et Denis ne manqua pas de répondre : — Soyez tranquilles, il fait le guet sur le bord du fleuve ; il va venir....

Nous avons dit plus haut que l'hôtellerie du Faucon blanc avait deux portes principales : l'une sur la rue, l'autre sur cette petite terrasse qui dominait le Rhin et en face de laquelle la barque était amarrée. Il y avait, en outre, plusieurs fenêtres, pourvues de solides contrevents qu'on avait la précaution de fermer chaque soir.

Les bandits, avec de fortes vis et de longs clous hâillés dont ils étaient munis, assujétirent les contrevents d'une façon assez solide pour qu'il fût impossible de les ouvrir depuis l'intérieur afin de s'élaner par la fenêtre. Ils condamnèrent de la même façon l'issue qui donnait vers le fleuve.

Tout ceci eut lieu sans occasionner le moindre bruit, et, par conséquent, sans donner l'éveil à qui que ce fut.

Restait à trouver un moyen de s'introduire dans la maison.

La porte d'entrée était solidement fermée et verrouillée ; et, à en juger par l'énormité de sa serrure, ce serait une entreprise folle que de chercher à l'ouvrir avec extraction, sans un appareil compliqué et surtout bruyant de pincettes, de tenailles et de leviers.

Un véritable découragement commençait à s'emparer de la troupe. Soudain Denis eut une idée.

— La salle basse dans laquelle Otto Gutter a fait placer nos ballots de marchandises doit communiquer dans l'intérieur de l'hôtellerie.... — fit-il.

— Oui, — dit Roncevaux. — Justement, il me semble qu'en transportant les ballots, j'ai vu dans le fond de cette salle un escalier de quelques marches qui communiquait à une petite porte....

— Très-bien, répliqua Denis, où est la clef ?

— La clef ? répondit Hermann.

— Oui.

— Elle est dans la poche du major.

— Eh bien, — fit Roncevaux, — il n'y a qu'à aller la lui demander....

Malgré lui, Denis frissonna.

La pensée que l'homme de qui on parlait n'était plus en ce moment, qu'un cadavre que charriaient les eaux noires du fleuve, évoquait soudainement un fantôme en sa présence. Mais il se remit aussitôt.

— Roncevaux, — dit-il, — allez chercher le major, demandez-lui cette clef, et prévenez-le que nous voici prêts à agir.... Roncevaux s'éloigna. Pendant son absence, le silence le plus profond régna entre les bandits.

Roncevaux revint au bout de quelques minutes.

— Eh bien ! — lui demanda Denis, — cette clef ?

V. — L'ATTAQUE.

— Impossible de trouver le major, — répondit Roncevaux à la question de Denis.

— Comment ! impossible !....

— Oui, lieutenant, j'ai fait deux ou trois cents pas sur les bords du Rhin, j'ai regardé derrière tous les arbres et derrière tous les buissons, je n'ai vu personne. Vous comprenez que je n'ai point osé appeler....

— Voilà qui est singulier !.... répliqua Denis, — enfin, puisque le major est introuvable, nous nous passerons de lui....

— Mais la clef ?....

— Nous allons tâcher d'y suppléer.... répliqua Denis.

Les bandits s'approchèrent de la petite porte qui ouvrait dans la salle basse.

Un faible rayon lumineux de la lanterne fut dirigé sur la serrure de cette porte, puis, à l'aide d'un instrument en fer recourbé dont on avait eu soin de se munir, on la crocheta sans trop de peine. Elle céda presque aussitôt, et Denis et ses cinq compagnons se trouvèrent dans la pièce étroite et voûtée où les ballots avaient été enfermés.

Au fond de cette pièce il y avait, en effet, un escalier de quelques marches, conduisant à une porte intérieure qui n'était fermée que par un verrou placé du côté des bandits.

Cette issue donnait accès dans le corridor situé entre les cuisines et les autres chambres du rez-de-chaussée.

Denis fit un geste de triomphe en se voyant ainsi dans la place.

— Roncevaux, — dit-il à voix basse, — ouvrez la porte de la rue, afin qu'il nous soit facile de faire une promptie retraite en cas de besoin....

Roncevaux obéit.

Denis fit ensuite tourner les clefs qui se trouvaient sur toutes les serrures du corridor, de façon à enfermer Otto Gutter d'un côté, et, de l'autre, les quatre rameurs et les deux laquais. Ces précautions prises, il laissa Hermann dans le corridor, prêt à donner l'alerte en cas de surprise, et, à la tête de ses quatre autres compagnons, il s'engagea avec beaucoup de précaution dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

— Voilà la chambre du juif, — dit Roncevaux en s'arrêtant.

— Bien, — répliqua Denis, — donnez-moi la lanterne.

— La voici.

Le lieutenant démasqua complètement la lumière ; puis reprit : — Maintenant suivez-moi ; faites main basse sur le juif et ses commis s'ils résistent ; mais ne vous servez de vos pistolets qu'à la dernière extrémité.... Par-dessus toute chose, évitons de donner l'alarme.

Les bandits exprimèrent par un signe qu'ils comprenaient toute l'importance de cette déclaration.

— Encore une question, — murmura Denis ; — Roncevaux, de quel côté est le lit ?

— A gauche, lieutenant, et la porte qui donne dans la chambre des commis est au fond, à droite.

— Que deux d'entre vous, Fritz et Lutzman, se précipitent dans cette dernière pièce, aussitôt que je serai aux prises avec Van Goët, qu'ils s'emparent des deux hommes et qu'ils les bâillonnent.

— Oui, lieutenant.

Les dernières paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées d'une voix sourde et étouffée, à deux pas de la chambre de Van Goët.

Denis appuya son épaule contre la porte et donna un coup violent.

Nous savons déjà que, dans la journée, Roncevaux avait remplacé avec de la cire les vis et les écrous des verrous et de la serrure.

Les uns et les autres n'opposèrent donc aucune résistance sérieuse, et les bandits firent irruption dans la chambre.

Van Goët dormait, mais d'un sommeil léger, comme l'est celui de la plupart des gens qui conservent habituellement chez eux des valeurs immenses.

Au premier bruit, il se réveilla, se dressa sur son séant, et il regarda avec des yeux effarés du côté d'où venait ce bruit. Qu'on juge de sa surprise et de sa terreur lorsqu'il vit cinq hommes, ou plutôt cinq démons armés jusqu'aux dents, et qui, le poignard levé, se précipitaient vers lui.

Du premier coup d'œil Denis avait aperçu sur la table de nuit, auprès du lit, la petite cassette qui semblait si lourde et le portefeuille de cuir noir. A côté, se trouvaient un grand stylet asiatique, du plus beau travail, et une paire de pistolets magnifiquement montés en or.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Van Goët saisit ces pistolets, les dirigea vers Denis qui marchait en tête, et fit feu des deux coups en criant : — A moi !.... à moi !.... au secours !....

Dans sa précipitation à faire feu, le juif n'avait visé qu'à peine. Cependant l'une de ces balles ne passa qu'à quelques lignes du front du lieutenant et l'autre lui effleura l'épaule, lui faisant une blessure sans gravité.

Mais Denis, qui s'était senti touché, éprouvait une douleur assez vive, et surtout une violente colère.

Il se précipita sur Van Goët, et avant que ce dernier eût eu le temps de lâcher ses pisto-

lets déchargés et de saisir son stylet, il le frappa de deux coups de poignard qui l'étendirent sur le lit sans connaissance et baigné dans son sang.

Puis, s'emparant de la cassette et du portefeuille, il cria à ses hommes : — Il n'y a plus rien à faire ici !.... courons à la barque.

Les quelques secondes pendant lesquelles s'était accompli ce qui précède avaient suffi à Fritz et à Lustmann pour s'emparer des deux commis, les garrotter et les bâillonner.

— Que faut-il en faire, lieutenant ? — demanda Fritz.

— Laissez-les où ils sont, — répliqua vivement Denis, — et venez.... il n'y a pas un instant à perdre !....

Les cinq hommes s'élançèrent dans le corridor, descendirent l'escalier et retrouvèrent Hermann au rez-de-chaussée.

Les laquais et les rameurs, enfermés dans leurs chambres et éveillés par les coups de feu, commençaient à s'agiter, à appeler à l'aide et à faire mine d'enfoncer les portes.

Au moment où Denis venait de quitter la chambre du juif avec ses dignes acolytes, Van Goët, dont les blessures, quoique profondes, n'étaient pas mortelles, avait trouvé la force de se soulever de son lit et de se traîner jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le Rhin, d'ouvrir cette fenêtre, et là, à demi étendu sur le sol et se soutenant d'une main aux balustrades du balcon, il criait d'une voix éteinte, et cependant distincte encore : — On assassine ici !.... Au secours !.... au secours !

Les laquais et les rameurs, restés en faction sur le bateau, entendirent ces cris, reconnurent la voix de leur maître, et ils s'apprêtèrent à accourir à terre, quand la petite troupe des chevaliers du poignard déboucha derrière la maison et s'approcha impétueusement de la barque, dans des intentions évidemment hostiles.

Rameurs et laquais le comprirent si bien, qu'au lieu de s'élaner sur la rive, ainsi qu'ils en avaient le projet d'abord, ils coupèrent en toute hâte les amarres, et, d'un vigoureux coup de gaffe, mirent au moins vingt pieds d'intervalle entre le bateau et la rive.

En même temps, les laquais avaient armé leurs mousquets, et ils faisaient sur les assaillants une décharge qui n'atteignit personne. Les bandits ripostèrent avec leurs pistolets, et deux des laquais, frappés mortellement, roulaient de la barque dans le fleuve.

Mais c'était de la poudre brûlée et du sang versé inutilement. Denis et ses hommes comprenaient bien qu'il fallait se contenter de la prise de la cassette et du portefeuille, sans chercher à pousser plus avant une entreprise désormais sans résultats possibles. Pour entreprendre de poursuivre la grande barque qui s'éloignait rapidement, il aurait fallu avoir à sa disposition des ailes, ou tout au moins des canots, et nous savons que les bandits n'avaient ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs, les décharges successives venaient bien certainement de donner l'alarme à une grande distance, et, sans aucun doute, d'ici à fort peu d'instants, toutes les populations avoisinantes allaient accourir.

— Rejoignons les chevaux ! — cria Denis, qui portait toujours la cassette et le portefeuille et ne voulait les confier à personne avant d'en avoir vérifié le contenu.

Au bout de cinq minutes, tout le monde était en selle.

Fritz, seul, tenait en main un cheval qui n'avait pas de cavalier.

— Ah ! — murmura Denis avec l'apparence de la surprise, — le major manque donc toujours ?....

— A ce qu'il paraît, — répliqua Roncevaux. — Nous ne pouvons partir sans lui, — reprit Denis.

— Comment donc faire ? — demanda Roncevaux.

— Il faut l'attendre.

— L'attendre !.... mais, lieutenant, dans un quart d'heure il ne fera pas bon pour nous ici, savez-vous ?....

— Je ne le sais que trop, pardieu !.... mais je sais aussi que de bons soldats n'abandonnent jamais leur capitaine....

— Sans doute, mais si c'est leur capitaine qui les abandonne ?....

— Oh ! alors, c'est différent....

Roncevaux fit une sorte de porte-voix avec ses deux mains.

— Major !.... cria-t-il d'une voix retentissante comme le tonnerre, — hé ! major !.... L'écho de la nuit répéta cet appel que le bandit recommença trois fois.

Mais aucune voix humaine ne répondit : — Me voici !....

— Vous voyez, lieutenant, — dit alors Roncevaux, — si le major était à une distance raisonnable, il entendrait certainement ma voix.... donc, ce n'est pas nous qui l'abandonnons, c'est lui qui se sépare de nous....

Denis hocha la tête d'un air peu convaincu de la parfaite justesse de ce raisonnement. Roncevaux reprit : — Tenez, lieutenant, voulez-vous que je vous dise mon idée ?....

— Oui.

— Eh bien, je crois que le major, en continuant sa promenade sur le bord de l'eau, après que vous l'avez eu quitté, aura fait quelque faux pas et sera tombé dans le Rhin.... Bref, je parerais cent contre un qu'il est, en ce moment, parfaitement noyé.... Qu'en pensez-vous, lieutenant ?....

Denis tressaillit malgré lui.

(A continuer.)